

## Des commentaires en marge du cas Luana

Alejandra Ruiz Lladó

« Je sais qu'il y a - tout au moins dans cette ville - de nombreux médecins qui veulent lire – est-ce assez écœurant – un cas clinique comme un roman à clef destiné à leur divertissement, et non comme une contribution à la psychopathologie de la névrose »<sup>1</sup>

Sigmund Freud

Faisant partie de ce que nous devrions considérer un genre discursif nouveau, ou, au moins, un sous-genre totalement situé dans l'espace du témoignage, il y a un certain temps a commencé à circuler une quantité importante de récits familiaux, spécialement de mères, mais aussi de pères, de psychologues spécialisés, d'instituteurs, qui prennent la parole pour faire connaître l'histoire d'un garçon ou d'une petite fille *trans*. Du point de vue du discours de genre, l'intention manifeste est sans doute de « rendre visible » l'existence de ces cas, dans l'idée peut-être de les faire connaître pour apporter de l'information pour d'autres cas qui pourraient exister, leur permettant, le moment arrivé, de se reconnaître entre eux. Ainsi, Judith Butler a dit, dans sa dernière conférence à l'Untref, à Buenos Aires, qu'elle s'illusionnait sur la possibilité du fleurissement de beaucoup d'enfants *trans*. « Le petit garçon ou la petite fille *trans* ne doit pas être isolé, il doit être en communautés avec des pairs, pour qu'ils ne soient pas exposés à la famille comme étant la seule structure sociale. Il faut une transformation immense dans les écoles, dans les gymnases, dans les parcs, pour que les petits garçons et les petites filles *trans* puissent fleurir. Les enfants *trans* doivent être avec d'autres enfants *trans* pour qu'ils puissent s'identifier et jouir de la vie ».

« Moi petite fille, moi princesse : Luana, la petite fille qui a choisi son propre nom », est un livre écrit par Gabriela Mansilla, mère d'une fille *trans*. C'est un journal, qui commence en 2011, lorsque Luana a 4 ans, et qui finit en 2013, avec l'obtention d'une carte d'identité féminine. C'est la personne la plus jeune du monde à obtenir ce changement.

---

<sup>1</sup> Freud, Sigmund. *Obras Completas*. Tomo VII. Fragmentos de un caso de histeria, P.8., Amorrortu. (Œuvres complètes, Fragments d'un cas d'hystérie).

Dans son journal, la maman de Luana raconte que, par un accouchement difficile, elle a donné naissance à deux garçons jumeaux. Un, tranquille, qui reposait normalement. L'autre, avec beaucoup de malaises : insomnie, troubles alimentaires, chute des cheveux. Rien ne le satisfaisait. L'une des choses qu'il aimait, à 2 ans, était le film « La Belle et la bête ». Fasciné avec le film, il le voyait à plusieurs reprises et il désirait danser comme la Belle. Un après-midi, lorsque la maman dansait avec ses deux enfants, Manuel a regardé la jupe de sa mère et il est allé au placard, revenant avec une de ses jupes. La maman la lui a mise, et elle dit : « il n'a jamais plus voulu l'enlever ». À 3 ans, elle raconte, son enfant a dit « Moi petite fille, moi princesse ».

À partir de ce moment, et toujours en suivant à la lettre le texte de la mère, certains objets ont commencé à jouer un rôle déterminant. Les jupes, les T-shirts longs de la mère portés comme une robe, une poupée Barbie, un costume de princesse et une perruque : tout cela et d'autres éléments chargés d'un certain semblant de féminité ont commencé à circuler entre l'enfant et la mère, qui, en partie, résistait à les lui donner, et en partie l'acceptait, face au malaise, aux pleurs et à la douleur de l'enfant. Pour cette raison il a été adressé à un neurologue, à un psychologue, et plus tard, lorsque la situation empirait, à un psychanalyste. Aucun des professionnels n'a réussi, et l'enfant allait de pire en pire. Devant les essais des thérapeutes pour qu'il accepte sa condition de garçon, il se sentait dérangé et il cachait les vêtements féminins ou les mettait en cachette. À 3 ans et demi, il s'arrachait les cheveux, il cognait sa tête contre le mur, il se mordait. Par hasard, les parents ont vu un film documentaire de National Geographic sur le transgenre, et ils y ont reconnu sur le coup leur enfant. « C'est ça qu'il a. C'est ça ».

À partir de ce moment, la mère s'est rassurée, sachant finalement ce que son enfant avait. Ce signifiant nommait l'ensemble de souffrances de l'enfant, en leur donnant un sens différent de celui d'une maladie, une scène d'angoisse ou une simple névrose. La mère a arrêté son traitement avec l'analyste.

Le 31 juillet 2011, écrit Gabriela avec une exactitude curieuse dans son livre, son enfant Manuel, de 4 ans, s'est présenté avec un t-shirt long comme une robe. Et il a fait la déclaration suivante : « Je suis une petite fille et je m'appelle Luana. Et si tu ne m'appelles pas comme ça, je ne vais pas t'écouter ». Alors elle a dit au père : « Voilà, c'est un point de non-retour. Il a choisi un nom, un nom de femme ».

Après cet épisode, qui est effectivement une déclaration d'un autre ordre que celui du jeu avec les poupées et les robes, la mère de Luana a décidé de

consulter le service spécialisé en identités *trans* de l'Hôpital Durand, un hôpital public. Elle a été adressée à la psychologue Valeria Paván et au dr Adrián Helien, médecin psychiatre qui prend en charge l'accompagnement des parents. Valeria Paván est une activiste et la coordinatrice du secteur de santé de la communauté homosexuelle argentine (CHA). Elle est également coordinatrice du Programme intégral pour des identités *trans* et du Programme d'accompagnement à l'école initiale, primaire et secondaire pour des identités *trans* et des familles diverses. À partir de ce cas, elle a réalisé le film documentaire « Moi petite fille, moi princesse », elle a écrit la préface du livre de Gabriela Mansilla et elle a publié un recueil, qui vient de paraître, avec des commentaires de tous les professionnels, directeurs d'écoles, instituteurs et militants LGTTTBIQ qui ont accompagné ce changement d'identité. Dans cette première rencontre à l'Hôpital Durand, la psychologue Paván, une spécialiste reconnue, a confirmé la nomination : il s'agit d'une petite fille *trans*.

Ce que le livre de Gabriela Mansilla décrit, ce sur quoi on en témoigne, est le surgissement d'un probable désir –d'un point de vue psychanalytique il faudrait différencier soigneusement, dans un cas similaire, et seulement à partir d'une connaissance directe, s'il s'agit d'un désir, d'une poussée, d'un mandat, etc. - *trans*, son émergence, le moment où le petit garçon ou la petite fille dit percevoir son corps identifié à un genre différent du biologique. Le récit de la mère est construit sur une hypothèse : qu'elle-même, en tant que mère, n'a eu rien à voir avec la décision transgenre de sa fille. « Aujourd'hui tu es plus jeune fille que les jeunes filles que je connais, tu as choisi ton nom, tes couleurs, tes robes et tes poupées. Tu as choisi "d'être" et maman ne fait que t'appuyer et t'accompagner dans tes décisions, que j'ai appris à respecter en voyant que tu étais plus heureuse ainsi ».

## II

À 4 ans, Luana allait à la maternelle habillée comme une fille. Peu de temps plus tard, une nouvelle loi d'identité de genre est entrée en vigueur, et ils ont commencé la demande de la carte d'identité. La loi d'identité de genre d'Argentine, adoptée par le Parlement, reflète tout ce que les militants pouvaient attendre. D'un côté, le changement de la carte d'identité est devenu une démarche administrative, avec seulement la déclaration du sujet pour le faire. Pour les moins de 14 ans il est possible de le faire avec l'aval des parents et la représentation d'un avocat. Dans le cas de Luana, la première présentation administrative a été refusée à cause de son âge, la considérant impubère (moins de 8 ans), remettant l'affaire à un juge. Pour éviter de judiciaireiser la question, et craignant un résultat négatif par cette voie, les avocats et toute l'équipe de militants et professionnels qui accompagnaient le cas, ont décidé de faire appel de la résolution administrative. Ils ont évalué que l'identité *trans* de Luana demandait un processus de visibilisation d'ensemble. Le secrétaire et responsable de la fiscalisation de la CHA, Edgardo Suntheim, le dit avec ces mots : « Le *coming out* de Luana allait se préparer comme un recours d'appel. La CHA voulait que la réclamation de Luana devienne également une réclamation d'intérêt collectif, d'intérêt social. Aujourd'hui c'était la problématique de Luana, demain celle de beaucoup d'autres, hommes et femmes. L'impact de cet antécédent allait orienter, dans le futur, tout autre cas identique de garçons et filles demandant un changement de l'inscription au registre et de nouveaux papiers d'identité. Des petites filles de 5 ans, ou plus grandes, pouvaient voir coupés les mêmes prérogatives et droits consacrés par la loi, sous le prétexte du jeune âge ». Et il continue : « ... ce que beaucoup pourraient considérer un chemin à risque -le traumatisme potentiel de l'exhibition intime d'un mineur- doit être valorisé dans sa juste mesure. Luana peut être celle qui est, elle peut être nommée avec le nom de petite fille avec lequel elle se perçoit et s'identifie elle-même, parce qu'elle a affronté le processus dignifiant de la visibilisation. Car malgré la crainte et la stigmatisation, elle a assumé le risque d'interpeler les lois de l'État dans sa quête de reconnaissance »<sup>2</sup>.

L'exposition médiatique de Gabriela Mansilla a eu un énorme retentissement. Une lettre au gouverneur et à la présidente de la Nation, l'amour d'une mère

---

<sup>2</sup> Valeria Paván (compilatrice) Niñez trans. Experiencia de reconocimiento y derecho a la identidad (Enfance trans. Expérience de reconnaissance et droit à l'identité). Ediciones UNGS Universidad Nacional de General Sarmiento, province de Buenos Aires, Argentine, 2019.

en faveur des droits d'une petite fille, ont été sans appel. Il y a, cependant, une tension entre la visibilisation d'une affaire qui se proclame inaugurale, comme c'est le cas de Luana, et la préservation de l'intimité, fondatrice du psychique, plus encore dans le cas d'un enfant de 4-5 ans d'âge. Les deux livres que je viens de mentionner supposent que Luana est porteuse d'un savoir duquel chacun extrait son profit. « Affronter les lois de l'État », « gagner une grande bataille culturelle »<sup>3</sup>, « ouvrir la brèche dans la pensée comme dit Jacques Rancière » et comme l'affirme la secrétaire académique Gabriela Diker, de l'Université nationale de General Sarmiento<sup>4</sup>. Aucune attribution, pour démesurée qu'elle puisse nous paraître devant les désirs réels d'un enfant de 5 ans, n'est excessive par rapport à l'enthousiasme que le cas éveille pour ces spécialistes : « Luana est une petite Mésie, même si cette comparaison peut choquer les athées et les réactionnaires ». Et le Dr Alfredo Grande<sup>5</sup>, Coordinateur de l'équipe thérapeutique qui assiste Gabriela Mansilla et ses enfants, continue : Mais Luana est la prophète des temps du désir... » « Soyons libres, tout le reste n'est pas du tout important, a dit le père de la Patrie. Et la seule liberté possible est la liberté du désir. Nous ne serons libres que lorsque nous serons ce que nous voulons être... J'admire sans envier – et ce n'est pas facile du tout- la liberté de Luana. Et je l'associe à l'affirmation de quelqu'un qui a lutté pour toutes les libertés : Rosa Luxembourg, qui a dit que la liberté des autres prolonge la mienne jusqu'à l'infini... » « Luana est ainsi. Ta liberté a prolongé la nôtre jusqu'à de nouveaux infinis. Tu mérites notre gratitude infinie »<sup>6</sup>.

L'un des points qui pourrait laisser perplexe l'analyste est l'énorme contraste qu'il y a entre l'appareil théorique qui entoure et donne son aval au texte de la mère de Luana, qui se montre imprégné de tous les signes du pouvoir professionnel, universitaire, administratif, étatique, et le témoignage totalement intime d'une mère qui parle à sa fille, en présentant à l'opinion

---

<sup>3</sup> « Luana soutenait avec le corps beaucoup de ce que nous pensions. Mère et fille courage nous enseignent que tu seras ce que tu voudras être car, si tu contraries ton désir, seulement alors tu ne seras rien ». Devant la phrase de Luana : « Je suis une petite fille avec mon pénis parce que mon pénis est aussi une petite fille », Alfredo Grande ajoute : « Je n'ai jamais écouté le récit d'une bataille culturelle soutenue par une enfant de 6 ans ». Et il continue : Le mandat biologique culturel sans appel possible a été détruit par la petite fille courage. Et par la maman courage ». Page 242 de « Moi petite fille, moi princesse : Luana, la petite fille qui a choisi son propre nom, de Gabriela Mansilla. Déclaré d'intérêt culturel par le Sénat de la Nation, et publié par Ediciones UNGS Universidad Nacional de General Sarmiento.

<sup>4</sup> Op. Cit. Page 12

<sup>5</sup> Alfredo Grande est un médecin psychiatre, psychanalyste, coopérativiste, fondateur de Atico (Coopérative de travail en santé mentale), professeur de Théorie psychanalytique à l'Association école argentine de psychothérapie pour des diplômés, professeur des Universités de Buenos Aires, de Lomas de Zamora et de La Plata. Membre d'honneur de la Société cubaine de Psychiatrie.

<sup>6</sup> Citation prise de « Nuestra pequeña Lulú », de Alfredo Grande, en « Niñez trans » (Enfance trans), pages 72 et 73.

publique des détails de la vie privée de la petite *trans*, détails seulement connus par sa condition de mère et guide. Devant la question de Luana sur l'utilité des testicules, la mère a répondu : « Le jour que tu ne voudras plus ton petit pénis, maman va t'amener à un docteur qui peut transformer ce pénis et tes testicules en un vagin, mais c'est seulement un docteur qui peut le faire, et lorsque que tu seras grande. Tu ne dois jamais faire mal à ton pénis. Tout a une solution ».

### III

Le livre, construit comme un pacte autobiographique, est structuré depuis un Moi auteur et narrateur Mère qui, par des moments, s'adresse à une deuxième personne, Luana, qui apparaît comme la destinataire du texte et aussi comme le personnage principal. En même temps, dans certaines parties, le sujet de l'énoncé se déplace à un « nous », où la mère prend la place de l'agent du discours et elle projette : « Nous avons encore un long chemin à parcourir. L'année prochaine l'école primaire t'attend. Tu es en train de grandir et d'ici peu, dans moins de trois ans, nous commencerons nos visites à l'endocrinologue pour prévoir ton développement hormonal et pouvoir, avec un traitement, arrêter la testostérone en évitant que tu développes un corps de garçon, attendre ta majorité pour entamer un traitement aux estrogènes et, si tu le veux, une future chirurgie de réassignation de sexe ».

Pour résumer, la liberté comme un idéal apparaît comme une couleur de fond dans ces pages. La soi-disant liberté de choix semble une interrogation qui s'ouvre à nous devant cette Luana racontée par la mère. Lacan déclare à un journaliste belge « Je ne parle jamais de liberté ». Lorsque la liberté est exhibée, Lacan la met de côté. Le 3 février 1972, la considérant « indécente », il propose d'effacer des murs de la République Française l'inscription « Liberté, Égalité, Fraternité » ; quelque temps avant, le 10 mars 1970, il insistait dans le même ordre d'idées : « Cet acharnement à la fraternité, sans compter le reste, la liberté et l'égalité, est quelque chose de gratiné, dont il conviendrait qu'on aperçoive ce qu'il recouvre ». Ce qu'il recouvre ? En 1958, il jugeait tout discours pour la liberté comme étant « par définition, non seulement inefficace, mais profondément aliéné par rapport à son but et à son objet ». Et finalement, l'une des phrases plus connues de Lacan : « Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté ».

Nous arrivons ainsi à un point central : la prétendue liberté de Luana, étalée tout au long du livre, ne serait-elle pas, en partie, son esclavage, avec son histoire réappropriée par son entourage, devenant un motif de projection des fantasmes de chacun, assimilée à la liberté totale qui, ni pour Luana ni pour personne, existe ? Que serait la fameuse liberté lorsqu'un enfant perd les cheveux, se cogne, est très triste du seul fait de se voir dépourvu d'un T-shirt et d'une perruque, des symboles d'une identité qu'on dirait désirée mais aussi surdéterminée, plus rigidement encore devant l'intolérable, même de manière provisoire, d'une certaine flexibilité, d'un temps d'attente ou de toute autre situation ? « Tu as changé non seulement ta vie, mais aussi celle de tous ceux qui t'entourent, tu as pu nous montrer qu'on *est* au-delà du physique, au-delà de ce qui se voit. Tu as perçu ton identité bien avant de savoir quelle était la différence entre un garçon et une fille ».

De ma perspective, je voudrais souligner que le passage au public de ce qui est lié à la vie intime de quelqu'un, la manière de nommer ses organes sexuels, les confessions faites à son entourage (la famille, l'école) et également les militants et les avocats qui ont soutenu la cause, aurait dû être soigné au maximum. Une fois la carte d'identité obtenue, pourquoi ne pas attendre que Luana elle-même, à son temps et d'après sa volonté, fasse connaître les détails de sa conjoncture existentielle ? Pourquoi ne pas permettre à Luana elle-même de se rendre compte si elle voulait ou non qu'on mentionne ses organes sexuels de manière publique, lui attribuant en genre, même si tout ce qui se raconte dans les deux livres était strictement vrai ? Si l'auto perception de l'identité de genre, on nous dit, n'est pas sexuelle, et on nous propose même qu'elle est préalable à la découverte de la différence sexuelle (2 ans), pourquoi ne pas se maintenir à ce niveau en laissant de côté des anecdotes ou des choses qui font partie effective de la découverte sexuelle que tout garçon et ou toute fille a le droit de garder dans le secret ? Gabriela Mansilla raconte une anecdote. Luana lui demandait des poupées et les laissait de côté rapidement car, elle conclue, elles n'avaient pas de pénis. La mère lui a proposé, alors, d'y mettre un pénis en porcelaine, ce qui a plu à Luana, qui demande alors un pénis pour chacune des poupées. Une proposition que Mme Paván célèbre, en inaugurant ainsi une ligne de poupées *trans* qui, à son avis, allaient aider beaucoup Luana. Cette anecdote, qui pourrait faire partie des recherches sexuelles de n'importe quel petit garçon ou petite fille, pourrait éventuellement être oubliée. Car le refoulement peut retomber sur ce type d'évènements et plus tard, peut-être, retourner comme un souvenir, comme un trait, comme quelque chose qui rend compte de cette découverte sexuelle et qui permette un ré-signification. Mais Luana, a-t-elle droit à ce secret ? Aura-

t-elle la liberté de la pudeur, de la honte qui éprouvent les garçons et les filles lorsque les mères, comme toujours, dépassent les bornes en racontant leurs intimités ?

Il s'agit, cependant, de quelque chose qui va au-delà des excès des mères, qui sont presque constitutifs. Je voudrais remarquer l'immense contraste qui existe entre cette « libre » disposition de l'intimité de Luana et le soin énorme démontré par les professionnels qui ont proposé la demande d'intervention auprès du Défenseur du téléspectateur, en contrôlant tout ce qui s'est dit autour du cas, la manière de nommer la petite fille. « Toute information sur Luana ne pouvait pas être présentée en pathologisant son identité de genre, car en Argentine, l'homosexualité et toute autre orientation sexuelle différente de l'hétérosexuelle dominante avait déjà été dépathologisée depuis des décennies. On a porté ces soins jusqu'aux plus petits détails, en demandant à des journalistes spécialisées sur des questions de genre de rédiger les textes pour faire connaître le cas. De ce fait, les avocats ont interposé des recours si un programme de télévision mettait en question l'âge de l'enfant ou tout autre point remarquable, ou bien si on le présentait comme le garçon qui voulait devenir fille. On a également pris soin du traitement respectueux de la petite fille, qui n'a pas été exposée devant les caméras ni en photos, ni leur famille. C'est étonnant alors, étant donné le soin porté aux détails, avec tout le poids de la loi et des organes de l'État comme le défenseur du mineur et du téléspectateur, cette mise en circulation de certaines données biographiques de la petite fille. C'est bien possible que l'explication en soit l'enthousiasme soulevé par le cas d'une petite fille *trans* d'un si jeune âge et la possibilité qui s'ouvrirait pour d'autres cas. Cela est très difficile d'évaluer, toujours que l'intérêt d'un sujet et l'intérêt social ne coïncident toujours pas. Il y a bien sûr des différents plans d'analyse et beaucoup à débattre.

Qui pourrait la protéger des propres admirateurs, qui louent ses dessins, ses commentaires, qui publient l'achat de ses culottes, et qui avancent au-delà de l'obscénité en ignorant le conseil freudien et celui de tout bon narrateur ? On ne peut pas raconter toute une histoire parce que c'est irréalisable du point de vue technique et c'est socialement inadmissible. Ses profils plus intimes apparaissent reflétés dans un panoptique extravagant, qui multiplie des abords à travers différentes disciplines. La phrase « mon pénis est petite fille » a au moins quatorze mentions de la part de différents spécialistes et collègues. Qu'est-ce qui reste pour elle de cette phrase qui, néanmoins, est de son invention ? Qu'est-ce qui retournera de ce qui a été sien autrefois et qui est



maintenant motif de célébration, d'appropriation, d'interprétation et de délires d'autres ? Quel sera le prix que Luana devra payer -comme chacun de nous- pour se dégager de ces savoirs qui la cristallisent à l'âge de 5 ans ? Que fera-t-elle de ces phrases qui la signalent comme un être spécial, consacré à éclairer ce petit univers de garçons et filles *trans* qu'elle saura guider ?

Cependant, nous n'en saurons rien jusqu'à ce que Luana elle-même, si elle en décide ainsi une fois, prenne la parole. Mais les effets de ce qui a déjà été mis en circulation sont incalculables. Le livre a été déclaré d'intérêt culturel par le Parlement et publié par l'Université de General Sarmiento. Nous ne pourrons jamais savoir si Luana adulte sera heureuse et fière ou bien terrifiée par la teneur des confessions de sa mère, de ses thérapeutes accompagnateurs, de ses maitresses d'école, de ses collègues militants. Ce que nous pouvons effectivement savoir est que tant qu'il y aura un psychanalyste, il y aura une place où tout ceci pourra être mis à l'épreuve. Ces affirmations peuvent tomber, la liberté peut être lue dans ses déterminations et dans les opérations d'aliénation qui président la structuration du sujet, qui n'est pas sans l'Autre. La séparation peut donner lieu à ce peu de liberté qui, n'étant pas absolue, n'est pas non plus négligeable. Un lieu où les idéaux de l'analyste ont été abandonnés pour faire de la place à ceux de l'analysant, où les désirs propres de l'analyste cèdent devant le désir de l'analysant, dont l'abstinence n'est pas de la lâcheté, ni du manque d'action, mais au contraire, la possibilité de l'acte.

## IV

Les études de genre (et avant, la psychanalyse) ont fait basculer heureusement l'idée de la détermination purement anatomique des sexes. Mais au prix de remplacer une telle détermination par une causalité exclusivement sociologique, et même behavioriste. Pour la psychanalyse, il n'est pas possible de dissocier les pratiques sexuelles des fantasmes individuels et des identifications. Un voyeur ou un masochiste définissent leur jouissance d'abord par la partialité de l'objet, et pas tellement par leur hétérosexualité. Le sujet n'est pas libre par rapport à la jouissance sexuelle. L'irruption de la jouissance sexuelle sur le corps est un évènement qui envahit en surprenant le sujet, qui peut l'accepter ou la rejeter. Et beaucoup plus difficilement, et seulement en partie, la réorienter. Les accidents de la jouissance, la frigidité, l'éjaculation précoce, montrent, par le côté négatif, ce peu de liberté. Pour la psychanalyse, l'enfant est toujours un pervers polymorphe et l'adulte un pervers polymorphe plus grand. C'est justement ce traitement que la perversion dispense au corps, dans la mesure où elle le fragmente et l'emploie pour sa jouissance, ce qui devient un véritable obstacle à la liberté.